

BISILLIAT Jeanne
(ORSTOM, France et Brésil)

LA CULTURE DE CEUX QUI N'EN N'ONT PAS

Des femmes belles, des hommes beaux, de beaux vêtements, de superbes maisons, des voitures puissantes...les héros, à quelques exceptions, sont blancs, mènent des vies trépidantes, comblent leurs désirs les plus fous, les plus illimités, sans hésiter sur les moyens. Les serveurs sont inmanquablement noirs. Leur condition implique que l'on n'ait rien à en dire, sous peine de tautologie.

Prisonniers, les uns et les autres, d'une dialectique infirme du regard.

Le regard que le serveur pose sur ses maîtres, dans l'espace du petit écran où se déroulent toute l'année, après les informations du soir - heure de la plus grande écoute - les intrigues si bien menées des romans, désormais produit d'exportation brésilien, est multiplié par ceux de millions de spectateurs devant faire face à la stérilité de leur désir de reproduire, pour eux-mêmes, une partie, si infime soit-elle, de cette vie apparemment sans limites.

I - L'espace de la pauvreté

Des 18 millions d'habitants qui composent Sao Paulo, environ 60% sont pauvres, gagnant à peine de quoi vivre ou, plus justement, de quoi survivre.

Une grande partie de cette population vit dans la périphérie de la ville, dans une situation de forte marginalisation sociale et économique. C'est parmi elle que l'on trouve les adhérents des Mouvements Populaires d'Habitation (1): vivant en favélas, dans des logements "sub-humanos ou sous-humains" (il me semble important de garder la connotation brutale de l'expression portugaise), ils se regroupent pour exiger de l'Etat ou de la Mairie de Sao Paulo une terre où ils pourront, avec l'aide de leur équipe technique, construire leurs maisons en régime de mutirão (groupe organisé d'auto-construction).

Qui sont-ils ? Des migrants, souvent analphabètes, que l'absence de qualification condamne à un travail incertain et mal payé. Environ 30% d'entre eux sont des femmes seules, chefs de famille, encore plus mal payées: en 1990, 92,39% du salaire minimum est consacré, en moyenne, à l'acquisition de l'alimentation de base. Dans ces conditions, la survie exige que soient requises toutes les énergies de la famille, enfants y compris, pour trouver d'autres sources d'argent permettant de répondre aux autres nécessités, tout aussi impératives de la vie : transports, éducation des enfants, santé, vêtements, logement.

Il n'y a ni cinéma ni théâtre dans la périphérie. Et s'il y en avait, il n'y aurait pas d'argent pour y aller. Il n'y a pas d'argent non plus, pour les rares qui savent lire couramment, ni pour acheter des livres -selon E.Bosi (2), en 1985, un livre en 3 volumes coûtait plus de 8 jours de travail - ni pour acheter le journal. Il leur reste comme loisirs la télévision - ses informations, ses romans -, la radio et, pour ceux qui sont croyants, la messe ou l'office du dimanche.

L'espace de la pauvreté, géographique, physique et mental, est donc un espace d'exclusion, de privation, de "spoliation urbaine" selon l'expression de F.Weffort. Cet espace n'offre non seulement aucun des biens culturels d'une grande ville mais en interdit également l'usage à ses habitants.

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 35126 ex 1

Cote : B

M

1 64

II L'espace culturel d'un Mouvement Populaire d'Habitation

Les latins donnaient au mot "cultura" un double sens : mise en valeur de la terre et mise en valeur du corps et de l'âme. C'est, à mon avis, la meilleure définition que l'on puisse utiliser pour désigner la production d'une culture dans le cadre d'un Mouvement Populaire. Les adhérents, nous l'avons vu, réclament une terre laquelle, captée par la spéculation reste "oisive" selon la traduction littérale du terme portugais - or, dans l'idéologie du mouvement, la terre appartient à ceux qui la travaillent -. Ils veulent la faire fructifier en y construisant des maisons nécessaires à la dignité de l'homme. Pour atteindre ce but, ils devront lutter contre les pouvoirs établis, lutte qui, dans le cas du Mouvement de Vila Remo, que j'ai étudié durera 2 ans.

C'est dans l'espace-temps de cette lutte que l'on peut observer un double processus : d'une part, l'émergence et l'appropriation par les participants d'une culture civique entièrement nouvelle et, d'autre part, la ré-appropriation d'éléments culturels appartenant au passé rural de ces migrants. C'est ainsi que se construira le refus collectif de l'assimilation de la pauvreté à l'humiliation et, ce qui est pire, à la culpabilité - assimilation imposée par la culture globale mais complètement intériorisée par chacun des membres -.

Le Mouvement va peu à peu créer " un ensemble d'écarts significatifs " (définition de la culture par Levi-Strauss) par rapport " aux autres ", à la société globale ce qui lui permettra de se forger une identité en affirmant ses particularités et en marquant ses différences. C'est l'ensemble des interactions entre le Mouvement - entendu comme un ensemble d'individus - et des notions abstraites telles que justice, égalité mais aussi entre le Mouvement et les représentants du pouvoir qui va, progressivement, modeler un espace culturel spécifique, inscrit dans l'histoire de la ville.

Toute culture s'inscrivant dans un espace, un territoire - physique et symbolique - , tentons de voir quel est celui du Mouvement. Il s'agit plutôt de l'étroite imbrication de trois espaces différents :

- **l'espace de référence lié à l'origine des migrants** C'est le monde rural, la nature, les coutumes et comportements qui se rattachent au travail de la terre et à la vie paysanne. Espace subjectif du passé, de l'enfance, de la mémoire qui porte en lui les raisons de la séparation, de l'arrachement, de la migration.

- **l'espace de référence du présent.** C'est l'espace concret de cette ville que son immensité, 962 km², doit rendre quelque peu abstrait, où l'insertion est si difficile, que ce soit l'insertion dans un milieu de travail ou dans un lieu de vie. La pauvreté change de sens et devient humiliation au contact des rejets, des refus, de l'extrême différenciation socio-économique qui caractérise Sao Paulo. Espace d'une survie angoissante, espace de la fatigue physique et psychique, espace du peu de sens.

- **l'espace de référence du Mouvement.** C'est l'espace concret, lui aussi, mais de plus petites dimensions des réunions dans les salles communautaires de la paroisse de Vila Remo . Mais c'est bien plus l'espace symbolique de la lutte contre la ville, contre la société, contre la loi implacable de l'exclusion.

L'individu, dans les deux premiers espaces, est soumis à l'expulsion, à la fuite. De par la structure foncière régnante, le petit exploitant voit ses terres se réduire ou est tout simplement chassé ce qui, dans les deux cas, oblige la famille à éclater et à se disperser. De par l'effrénée spéculation foncière urbaine, le migrant est également chassé

de l'espace urbain et doit se réfugier dans des zones plus lointaines et marginales dépourvues des infrastructures nécessaires. Quant au Mouvement, pour offrir l'espace le plus petit, les cinquante mètres carrés de la maison, de la sécurité, il va devoir conquérir l'espace du droit et de la justice. Antinomique des deux autres qui impliquent, sur le plan personnel, l'acceptation passive du destin, le dernier espace crée une dynamique collective d'expansion, de conquête et d'affirmation de chaque individu en tant que citoyen. On peut dire que le Mouvement offre, enfin, à ces gens dont la vie intérieure et physique s'inscrit sous le signe de la dislocation - avec toutes les conséquences, inconnues de nous, que cela peut avoir - un lieu unifié qui est celui de l'ordre : non seulement avoir un toit, mais aussi y avoir droit et, enfin, se reconnaître ce droit

II.1 La propédeutique des interfaces entre le Mouvement et la ville

Le Mouvement constitue donc une île au sein de la cité, une micro-société avec ses codes, la multiplicité de ses messages, ses systèmes et sous-systèmes qui, dans une interaction incessante avec la société globale, lui permet d'être producteur de sens pour lui-même et vis-à-vis des autres.

Parmi ces interactions, il y en a certaines qui sont géographiques, territoriales; en effet, pour mener à bien son action, le Mouvement doit quitter son territoire situé dans la périphérie pour se rendre dans la ville, dans le centre où sont localisées les différentes instances du pouvoir étatique et municipal avec lesquelles il doit négocier, contre lesquelles il doit lutter. Je prendrai deux exemples particulièrement significatifs du point de vue symbolique.

- Nous sommes à la Compagnie d'Habitation de l'Etat de Sao Paulo (CDH), haut building de verre situé sur la prestigieuse Avenue Paulista, domaine des grandes banques et des sièges des multinationales. Le Mouvement, environ 300 personnes, est arrivé en défilant à pied, interrompant la circulation particulièrement intense à cet endroit, en chantant et en brandissant ce que l'on peut appeler ses insignes héraldiques constitués par les banderoles :

La terre est à nous

Le peuple est dans la rue, la maison est dans la lune

On en a assez d'attendre, on veut une maison tout de suite

Qui construit c'est le peuple, dehors les patrons

(la traduction en français ne permet de rendre ni le rythme ni les effets d'assonances du portugais)

On fait entrer la commission de négociation (environ 12 personnes) dans une superbe salle de réunion où les velours des fauteuils s'harmonisent avec la couleur de la moquette. Après une attente plus ou moins longue, les représentants de l'Etat entrent à leur tour, serrent les mains de chacun d'eux avec un sourire, parfois crispé il faut le reconnaître. Tout le monde s'assoit et un garçon, impeccablement vêtu de blanc, vient offrir le café dans de jolies tasses déposées sur un plateau d'argent. Calumet de la paix ou manoeuvre d'intimidation ? Peu importe. Ce qui compte dans cette scène, c'est l'inversion des sens. Les membres de la commission, mis à part le leader, n'ont jamais vu cela, n'ont jamais fait ce type d'expérience. Ils remuent leur sucre le plus gravement possible, restent cois et laissent parler leur chef. Intimidés, embarrassés, certes, ils le sont. A la sortie, ils "raconteront" aux autres sous une forme souvent humoristique. Mais le plaisir, le simple plaisir d'avoir été considéré non plus comme un pauvre, c'est à dire rien, mais comme une **personne** à qui on témoigne du respect, fallacieusement ou non, est très grand. Il y aura des centaines de réunions de ce type tout au long des 2 années de la lutte et ils assimileront très vite le sens de cette nébuleuse démagogique, secrétée par la culture

bureaucratique si sournoisement habile. Le plaisir cèdera le pas à une conviction, encore balbutiante peut-être, celle d'avoir le droit d'être un citoyen.

Tout interface de ce genre assumera cette fonction thérapeutique : guérir de l'humiliation, reculer les limites de la marginalité.

- Lorsque la décision est prise, un an et demi après cette réunion, de camper sur la petite place publique située en face de la Compagnie d'Habitation, de la Mairie cette fois (COHAB, qui a son siège dans l'immeuble Martinelli, vestige culturel prestigieux), ce sont les mêmes mécanismes qui sont à l'oeuvre. Néanmoins, cette fois-ci, ces mécanismes de renforcement de l'identité opèrent dans un cadre plus radicalisé où se déploie, en arrière fond et à une petite échelle, l'arsenal symbolique de la révolte : la rue, les drapeaux, la foule. On s'impose à l'autre, on le gêne, on l'oblige à regarder, à tenir compte et cela pendant 10 jours. C'est encore une négociation, mais elle se déroule de façon ouverte, publique, conflictuelle. Pour en arriver là, il aura fallu que le "bloc-culture-Mouvement" ait réussi à faire assimiler à ses membres les notions fondatrices de la citoyenneté(3), renforçant ainsi sa différence et permettant de s'opposer victorieusement à ceux qui refusent de la prendre en considération.

En arrivant dans le Mouvement, la majorité d'entre eux ne pressentaient même pas qu'ils avaient des droits, deux ans après, ils le savent, plus ou moins fortement et durablement selon les individus et, plus important, ils sont capables de lutter pour que ces droits soient reconnus. Ils ont également appris l'efficacité de la solidarité, de l'action collective.

II.2 l'espace de la culture rurale

Les réunions, les nombreuses activités du Mouvement font que, peu à peu, des réseaux d'amitié se créent, fondés sur le travail partagé, sur la sympathie mais aussi sur la communauté du lieu d'origine de la migration : Minas Gerais, Nordeste, Bahia qui offre un premier niveau de cohésion, une identité à partager, un langage spécifique avec ses expressions, ses connotations. Ces petits groupes ne cessent de trouver des occasions de se rencontrer chez l'un ou chez l'autre : un baptême, un anniversaire, une bonne ou mauvaise nouvelle. On boit, on mange, on raconte, on parle du Mouvement, des gens - les commérages vont bon train -, on rêve des maisons, de sa maison. On évoque la nourriture que l'on mangeait là bas, dans cette terre dont on a été chassé par la pauvreté et la faim mais dont on parle sur le registre contradictoire de l'abondance. Les femmes échangent entre elles des recettes de médicaments traditionnels, à base d'herbes et de plantes que l'on peut trouver dans la périphérie qui garde, souvent, un aspect "agreste". Par exemple, une femme individualise un certain trajet d'autobus par l'existence de telle ou telle plante utile qui pousse au bord de la route. Ce sont majoritairement des médicaments destinés à soigner les maladies des enfants qui, dans l'état de dénuement des infrastructures de santé existantes dans la périphérie et la pauvreté des gens, gardent leur efficacité, dans certains cas.

Parallèlement, le Mouvement organise également des fêtes avec bal et buffet où, par exemple, les participants jouent au bingo (jeu de hasard qui permet de gagner soit un panier d'aliments de base soit un poulet etc). Il y a aussi la Festa Junina, plus folklorique, qui évoque les fêtes du solstice d'été mais en voie de dégénérescence à Sao Paulo. On se déguise, on joue des saynètes, on danse le quadrille, on se réapproprie ce monde que l'on a connu plus jeune.

Enfin, il y a les cérémonies religieuses organisées pour la célébration de certains moments "historiques" du Mouvement comme celle qui eut lieu, en Mai 1988, à l'occasion de la première grande victoire du Mouvement. Elle montre la permanence, depuis l'âge baroque, du souci de l'Eglise "d'impressionner" les fidèles en leur faisant sentir le plus directement possible la grandeur de Dieu. En voici une brève description.

Nous sommes dans une église de la périphérie qui ressemble plus à un hall de gare qu'à un lieu consacré. Le prêtre, en grand surplis brodé de couleurs chatoyantes, commence à parler sur le thème de la lutte, de la victoire, de la solidarité. C'est un très bon orateur, à la voix puissante. Soudain, la lumière s'éteint et il interroge le public sur ce qu'il ressent : la peur dit-il car le mal agit dans l'obscurité et le mal, c'est un peu comme le pouvoir qui veut nuire au peuple. Du fond de l'église, arrive une femme portant une grosse bougie allumée en même temps qu'il développe le thème de la lumière, symbole de renouveau, d'espoir. La procession continue avec le même rituel : une femme amène un grand plat rempli de la terre sur laquelle ils viennent de camper pendant 5 jours. Les applaudissements résonnent, ce seront d'ailleurs les plus intenses de la cérémonie. Puis, on amène les banderoles, quelques briques, des morceaux de bois - symboles de la construction future -, une croix faite d'outils, un arbre etc, tout cela accompagné des commentaires du prêtre. Après la lecture de quelques textes bibliques faite par des participants, le prêtre laisse la parole au leader qui parle de ce qui s'est passé, de ce qui va se passer avec le début des travaux. C'est la fin, tout le monde est content. Il est 22 heures et les gens qui se lèvent à 4 heures pour aller travailler vont se coucher.

Dans toutes les occasions, profanes ou sacrées, dont on vient de parler, les adhérents témoignent, chantent, le leader parle longuement des principes qui fondent leur lutte mais aussi des bienfaits de la convivialité, du respect des uns pour les autres, de la nécessité de l'entraide, de la solidarité, de la participation. Ces valeurs, exaltées dans le moment présent, sont également orientées vers la future communauté qui existera lorsque les maisons seront édifiées. Ce sera une vie meilleure, différente, où il n'y aura ni vol, ni drogue, ni violence. La peur en sera bannie. On y construira une crèche, une école, un poste de pharmacie, un magasin communautaire...

" O, ne raisonnez pas le besoin. Nos plus misérables mendiants ont quelque pauvre objet en superflu. N'octroyez à la nature que ce qu'il faut à la nature et la vie de l'homme vaudra celle de la bête " (Le Roi Lear)

III L'espace de la mémoire

"Il n'y a pas de mémoire pour ceux qui ne possèdent rien " écrit E.Bosi (4). Chacun des membres d'un mouvement populaire a, comme tout individu, ses souvenirs personnels mais il possède également, contrairement aux autres pauvres, des souvenirs collectifs, ceux qui se rattachent aux événements de la lutte, à cette histoire qu'ils sont en train de faire. Cependant, ils savent que cette mémoire collective est comme amputée, stérile puisque vouée à la disparition. Ils n'auront pas leur Chanson de Roland et, d'instinct, ils regrettent ce silence futur qui les rejette, une fois de plus, dans le non être social. Ils le regrettent comme ils regrettent que la télévision ne parle jamais d'eux, ne montre ni leur vie quotidienne, ni leur travail, ni leurs difficultés ou leurs joies.

Etre exclu de ce regard social est peut-être l'une des pires privations pour les gens dont l'identité, nous l'avons vu, est si chancelante.

Ils ont des archives - double des correspondances, coupures de journaux - mais que faire, dans l'impossibilité culturelle de créer où ils sont enfermés, de ce qui leur apparaît comme un simple fatras ? L'écrit leur échappe, même l'écrit de ceux qui pourraient écrire sur eux car la lecture, elle aussi, leur échappe. Ceux qui savent lire, mieux que les autres, ont une lecture hésitante, morcelée, désarticulée et le sens qui se déroule entre le début et la fin d'un texte leur apparaît difficilement.

Condamnés à la fragmentation.

Dans ce cadre général, le film vidéo " Uma Casa " (5) que j'ai tourné sur les luttes du Mouvement offre un exemple intéressant. Il avait été décidé, avec la responsable de l'image, de filmer la continuité de la lutte tout en l'inscrivant dans le quotidien du Mouvement. Le filmage a donc duré un an et demi. Lorsque le film fut monté et prêt (il s'agit de la version longue de 1 heure et demi), j'ai décidé de le présenter officiellement et non pas de le montrer, comme cela se fait généralement, dans une salle communautaire de la périphérie, équipée d'installations techniques de très mauvaise qualité. Ce choix avait plusieurs implications :

- on ne montrait le film qu'à un nombre restreint des protagonistes de l'histoire, environ 60, étant donné la taille de la salle
- on montrait le film aux acteurs en même temps qu'à un certain nombre de responsables politiques, d'officiels des organismes d'habitation de la Mairie de Sao Paulo et d'intellectuels connus pour leurs engagements politiques auprès des mouvements sociaux
- enfin, on montrait le film dans l'une des salles les plus prestigieuses de Sao Paulo, celle du Musée de l'Image et du Son (MIS), où, bien évidemment, aucun membre du Mouvement n'avait jamais mis les pieds.

Les réactions des membres du Mouvement furent nombreuses. Je voudrais seulement en souligner deux. Tout d'abord la fierté, non seulement des modalités de la présentation qui les plaçait au même rang que les personnages officiels de la ville mais, encore plus, de constater que leur histoire existait au delà des limites habituelles du Mouvement. Leur histoire existait, inscrite sur un support permanent et universel - tout le monde peut regarder des images - appartenant désormais à la mémoire sociale. Elle leur devenait plus présente dans le fait même qu'elle se séparait d'eux, qu'elle était devenue objet de connaissance, exemple à montrer. D'autre part, il y eut l'émotion de se voir, de se reconnaître et ceci, pas seulement dans les moments graves de la lutte, mais aussi dans les abandons du quotidien. Leur vie était reconstituée, très succinctement il est vrai, mais suffisamment pour montrer que la pauvreté et le dénuement de leur jour à jour pouvaient être vus dans leur dignité et leur courage.

IV La question de la transmissibilité

La culture " est l'attribut distinctif " (Lévi-Strauss) de toute condition humaine collective et je me suis efforcée de tracer les grands traits de ce que l'on peut considérer comme le milieu culturel d'un mouvement populaire, en faisant l'hypothèse que les autres mouvements présentent plus ou moins les mêmes caractéristiques. L'aspect le plus intéressant consiste, me semble-t-il, dans l'acquisition, par les gens du peuple, d'une certaine culture politique. Contrairement à ce qu'écrit M. Chauvi (6), il apparaît que les membres les plus actifs d'un mouvement, tout en luttant contre l'oppression immédiatement visible, ne font pas coïncider, dans leur imaginaire, un lieu de justice avec le pouvoir public. Leur expérience et leur réflexion leur ont enseigné que la justice se place, bien au contraire, en dehors du pouvoir public, en deçà ou en delà peu importe. Cependant, ils ont besoin de ce dernier pour obtenir ce qu'ils revendiquent ou pour que soit légalisé ce qu'ils ont conquis. Ils connaissent trop bien, si humbles soient-ils, la corruption et le clientélisme qui minent l'autorité morale de ce pouvoir et ils commencent également à savoir repérer les innombrables manifestations de la démagogie, qu'elle soit de droite ou de gauche. Il faut d'ailleurs souligner cette importante fonction de dévoilement qu'assume un mouvement populaire.

La caractéristique fondamentale de toute culture étant sa transmissibilité, on doit alors se poser cette question au sujet de la culture d'un mouvement populaire. Question qui rejoint, en fait, par un autre biais, la grande interrogation des sociologues et

politologues sur la permanence des acquis qui fonderait un possible changement de société.

On l'a vu, la culture décrite est composite. Trois éléments sont repérables :

- 1 - l'élément archaïque rural
- 2 - l'élément moderne civique et/ou politique
- 3 - l'élément qui appartient à la "culture de la pauvreté"

Si l'on peut cerner quelque peu 1 et 2, on ne sait rien de 3 ni des effets qu'il peut avoir à court et moyen terme sur les deux autres. On ne sait pratiquement rien non plus sur la manière dont les trois se juxtaposent, s'entremêlent, s'opposent. Comment la communication circule-t-elle entre eux, selon quelle cohérence ? Questions qui, si elles n'ont pas de réponses, pour l'instant, doivent néanmoins être posées.

L'élément rural n'est guère transmissible, immergé qu'il est dans le milieu destructeur de cette immense ville. D'autre part, à la différence de l'Afrique, les relations avec le milieu d'origine ne sont pas entretenues de manière profonde (on n'envoie pas les enfants, par exemple, passer leurs vacances chez leurs grands-parents quand ces derniers sont encore à la campagne, ce qui représente un mode de transmission excellent). Les parents ont appris que, pour survivre, il faut pouvoir s'adapter le mieux possible aux conditions sauvages de la vie dans une grande métropole; ils ne vont donc pas privilégier ce monde paysan où ils savent que leurs enfants n'iront jamais vivre. Ce faisant, un pan de l'imaginaire disparaît pour la jeune génération.

Ils ne pourront donc transmettre, théoriquement, que cette culture politique, récemment acquise. Mais c'est là justement que les problèmes surgissent : ont-ils intégré une culture politique ou simplement appris quelques uns de ses rudiments ? Cette question en cache une autre : peut-on acquérir, en plus ou moins deux ans, une culture politique suffisamment structurée pour être transmissible ? Une fois la lutte terminée, les acteurs quittent le mouvement - c'est la règle du jeu - et, le plus souvent, ils ne retrouvent pas un lieu où ils pourraient continuer et renforcer leur apprentissage.

Ils transmettront, peut être, des bribes d'une syntaxe dont la cohérence ne se placera que dans leur expérience vécue. Sera-ce suffisant ? Peut-être. Les enfants devenus adultes devront - étant donné l'absence quasi complète de mobilité sociale qui caractérise cette population - eux aussi, se battre. A ce moment là, ressurgiront peut-être en eux ces vieux mots inusables, entendus dans la bouche de leur mère ou de leur père : justice, égalité, droit, citoyenneté.